



JULIE ANNE LONG

La fuite de lady Capet

LE PALAIS DES VAURIENS

J'AI
LU
POUR elle

AVENTURES & PASSIONS

Julie Anne Long

Après des études de journalisme, elle décide d'écrire des romances historiques. Elle est rapidement devenue une auteure à succès, notamment grâce à sa trilogie *Les sœurs Lockwood*. Sa série *Pennyroyal Green* est l'une de ses sagas les plus connues et les plus appréciées. Elle vit aujourd'hui à San Francisco.

La fuite de lady Capet

Aux Éditions J'ai lu

Rebecca la rebelle

N° 8547

Pickpocket en jupons

N° 8631

**LES SŒURS
LOCKWOOD**

1 – La belle et l'espion

N° 8925

2 – Mauvaise réputation

N° 9085

3 – Le secret de la séduction

N° 9731

**PENNYROYAL
GREEN**

1 – Au risque du plaisir

N° 11306

2 – Pour un simple baiser

N° 11401

3 – Rosalind, femme
de passion

N° 11477

4 – Un tempérament de feu

N° 11493

5 – La rose sauvage

N° 11673

6 – Le rêve de Phoebe

N° 11740

7 – Scandale dans le Sussex

N° 11925

8 – La dame de mon cœur

N° 11795

9 – Une insupportable
charmeuse

N° 11776

10 – Le corsaire
au grand cœur

N° 11789

11 – La légende
de Lyon Redmond

N° 11985

**LE PALAIS
DES VAURIENS**

1 – Lady Derring prend
un amant

N° 12893

2 – Le bâtard de la maison
Brexford

N° 13045

3 – Rendez-vous au clair
de lune

N° 13578

4 – La cantatrice

N° 13659

JULIE ANNE
LONG

LE PALAIS DES VAURIENS – 5

La fuite
de lady Capet

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Nicole Hibert*





POUR **e**lle

Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailu.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original

YOU WERE MADE TO BE MINE

Éditeur original

Avon Books,
an imprint of HarperCollins Publishers

© Julie Anne Long, 2022

Pour la traduction française

© Éditions J'ai lu, 2023

*À JQ, pour ta gentillesse
et ta générosité extraordinaires.
Ton soutien m'est infiniment précieux.*

1

Paris, 1820

Un cigare fumant dans une main, Hawkes tenait dans l'autre le portrait de la fiancée disparue du comte de Brundage.

Il avait sous les yeux un visage à l'ovale parfait, aurolé de boucles brunes. Regard clair, expression faussement timide... une jolie fille, indiscutablement. À vrai dire, il n'avait jamais vu de miniature représentant une jeune femme sans charme, encore moins renfrognée ou révoltée, ce qui aurait au moins eu le mérite de l'originalité. Sans doute pouvait-on imputer cela à la tyrannie du commerce – quel artiste prendrait le risque d'offenser, par souci de réalisme, le client qui le payait ? Ceux qui affirmaient préférer la vérité se mentaient à eux-mêmes, Hawkes le savait d'expérience.

— J'aimerais que vous fassiez ce... travail que vous faites si bien, avait déclaré Brundage en lui donnant le portrait.

Il avait failli dire : « ce *sale* travail ».

— Cette miniature a été peinte quand Aurélie avait seize ans, expliqua Brundage. Elle en a

aujourd'hui vingt et un. Elle a évidemment changé depuis, malheureusement il n'existe pas d'autre portrait d'elle.

— J'imagine que commander de plus grands portraits n'entraîne pas dans les priorités des survivants de sa famille, rétorqua distraitement Hawkes.

Le massacre de l'aristocratie qui avait eu lieu pendant la Révolution française avait privé les parents d'Aurélie – issus de la maison de Condé, une branche cadette de la maison de Bourbon – de leur fortune et surtout de leur tête, alors que la fillette était âgée de trois ans. Elle avait été confiée à un tuteur et, de fil en aiguille, s'était retrouvée fiancée à Brundage.

Décidément, cette petite avait une sacrée chance.

Le mariage devait avoir lieu dans un mois, à Paris. Or lady Aurélie, qui vivait avec son tuteur dans un logement en location, non loin de chez Brundage, n'était pas venue prendre le thé avec son fiancé le mardi, comme à l'ordinaire. Elle n'avait pas reparu depuis quatre jours.

Hawkes ne levait pas les yeux de la miniature. La lumière baignant l'antichambre où il se trouvait avec Brundage faisait étinceler la porcelaine, les pieds dorés des chaises et le gigantesque miroir. Cela l'éblouissait aussi fortement que s'il avait reçu un coup sur le crâne. Sorti de prison depuis moins d'une semaine, il n'avait pas anticipé toutes les sensations qui l'assailliraient à sa remise en liberté.

Il avait reçu le message de Brundage deux jours plus tôt : « J'ai besoin de votre aide, vous serez grassement rémunéré. »

Brundage avait certainement pesé toutes les options possibles avant de conclure que seul Hawkes était capable d'exécuter ce travail. Brundage était sûrement au pied du mur.

La perspective de le voir aussi désespéré avait convaincu Hawkes d'accepter cette rencontre.

Un feu d'enfer brûlait dans la cheminée. La chaleur soulageait la douleur qui lui taraudait l'épaule et, paradoxalement, l'emplissait d'une fureur silencieuse. Cette douleur était la trace de l'unique fois où il n'avait pas été en mesure de rendre coup pour coup, l'unique fois où il s'était avoué vaincu.

Il préférait passer trois ans de plus en prison plutôt que de montrer le moindre signe de faiblesse à l'homme qui était face à lui. Il ne lui ferait pas ce plaisir.

— Je comptais évidemment faire un nouveau portrait d'elle dès notre mariage, reprit Brundage.

Hawkes détacha enfin les yeux de la miniature.

— Ce miroir est neuf, n'est-ce pas ? dit-il nonchalamment. Je ne me rappelle pas l'avoir vu chez vous ni dans vos bureaux.

— Vous ne l'avez effectivement pas vu, répondit Brundage avec un sourire compatissant. Je l'ai acheté l'année dernière.

— Belle pièce, commenta Hawkes, faussement admiratif. Il a dû coûter cher.

Brundage hésita, comme à chaque intervention qu'avait faite Hawkes ce soir.

— Encore le démon du jeu ? ajouta ce dernier d'un air complice, comme s'il plaisantait.

Ce n'était pas le cas. Tout le monde ignorait – excepté Hawkes, pour qui rien n'était secret – que

l'honorable comte de Brundage aimait parier gros et accumulait des dettes faramineuses.

Dettes qui, comme par magie, s'étaient évaporées avant la fin de la guerre – encore un secret que Hawkes avait déterré.

Brundage sourit faiblement.

— J'ai eu la chance de faire des placements avantageux, grâce aux excellents conseils de mon comptable.

— Tant mieux. Vous avez toujours su comment faire fructifier votre fortune, acquiesça Hawkes sur un ton chaleureux.

S'ensuivit un autre silence imperceptible.

Depuis le début de la soirée, Hawkes enchaînait les déclarations anodines qui pouvaient être interprétées de diverses manières, dans le but de déstabiliser Brundage.

Pour sa part, Hawkes était quasiment indigent. Il avait été contraint d'abandonner une fortune durement gagnée aux autorités françaises avant d'être emprisonné – c'était ça, ou le peloton d'exécution. La « justice » n'était en réalité qu'un commerce déguisé, tout homme qui se retrouvait à sa merci l'apprenait à ses dépens.

C'était Brundage qui avait habilement négocié cet arrangement. De l'avis général, Hawkes lui devait la vie.

Hawkes n'avait hélas pas la somme demandée pour sortir de prison, et les Français refusaient obstinément les propositions officielles de payer une rançon pour le faire libérer. Ils étaient trop contents d'avoir capturé un espion anglais d'une telle importance et voulaient le garder à leur merci

quelques années, en le rouant régulièrement de coups pour le punir de sa témérité.

La prison de Verdun, où on l'avait enfermé au début, était acceptable, presque civilisée. Dans la forteresse de Bitché, où on l'avait jeté après une tentative d'évasion, régnait une violence qui brisait les prisonniers de l'intérieur.

Brundage avait proposé à Hawkes l'équivalent des trois quarts de sa fortune perdue, s'il retrouvait sa fiancée.

Cette somme importante était vraisemblablement censée effacer définitivement certaines... choses. Comme les soupçons de Hawkes. Sa curiosité. Son esprit d'initiative. Sa mémoire.

Dans la lueur flatteuse des flammes, le gigantesque miroir reflétait l'image des deux hommes, qui ressemblaient peu ou prou à ce qu'ils étaient avant l'arrestation de Hawkes : le cinquième comte de Brundage et M. Christian Hawkes – tous deux terriblement séduisants, brillants et compétents. Une belle paire.

À ceci près que Hawkes, un fils de marchand, avait commencé sa carrière dans l'armée en cirant les bottes de types comme Brundage. Il s'était rapidement élevé au rang de lieutenant, après quoi il avait été recruté par l'Alien Office¹. On l'avait chargé de localiser les petits groupes de potentiels révolutionnaires et d'enrôler des agents et des informateurs. Il avait, ce faisant, affiné les outils les plus immoraux du métier – traîtrise, supercherie et mystification, corruption, brutalité et chantage – et peaufiné des talents plus

1. Service de renseignements. (*N.d.T.*)

prosaïques : gérer des budgets considérables et diriger des individus imprévisibles.

Il était doué et collectionnait les succès, si bien que, durant la guerre, le ministre de l'Intérieur l'envoya en Suisse et en Espagne, où il remplissait la fonction de chargé d'affaires auprès du comte de Brundage, qui venait d'être nommé ambassadeur en Espagne. En réalité, il avait pour mission de faire ce qu'il avait déjà fait en Angleterre : établir et superviser un vaste réseau d'espionnage, et contribuer ainsi à écraser Bonaparte.

Au début, Brundage ne réussissait pas toujours à cacher que ces activités le rebutaient, même s'il les savait nécessaires, et qu'à ses yeux Hawkes n'était qu'un manant grimé en homme du monde. Hawkes, lui, ne s'en préoccupait pas. Une ou deux fois cependant, il s'impatienta au point de laisser entrevoir à Brundage tout le mal qu'il pensait de lui : il le jugeait prétentieux, à peine capable de représenter leur pays. Mais tous deux étaient par nature diplomates, aussi leurs rapports étaient-ils empreints de courtoisie et d'humour. Brundage était conscient de la supériorité que lui conféraient son titre de noblesse, sa position sociale et son physique avantageux.

Jusqu'au soir où Hawkes et lui entrèrent en même temps dans une salle de bal. Tous les regards féminins se posèrent sur eux... et restèrent fixés sur Hawkes. À partir de là, les choses changèrent.

Quand Hawkes se trouvait dans les parages, Brundage devenait invisible aux yeux de tous, et il ne pouvait rien y faire. Hawkes frappait les imaginations, son charme agissait comme un whisky de contrebande : puissant, parfois nocif, délicieusement dévastateur. Quand il riait, ses yeux d'un

bleu cristallin s'éclairaient comme le ciel lorsque le soleil perce les nuages. S'il était furieux, il vous glaçait le sang d'un seul coup d'œil. On glorifiait ses succès dans les journaux de Londres, on allait jusqu'à le qualifier de « héros ». Ses échecs étaient peu nombreux et gardés confidentiels.

On pouvait certes dire de son sens moral qu'il était flexible et variait en fonction des circonstances, mais au fond, il avait un sens de l'honneur inébranlable. La volonté de servir son pays guidait tous ses actes.

S'il avait été moins chevaleresque et moins orgueilleux, il aurait peut-être réalisé avant qu'il soit trop tard que, sous ses dehors nobles et élégants, Brundage était une pourriture.

À présent, Brundage s'était épaissi et avait le teint rougeaud. Hawkes, lui, avait maigri. Sa pâleur, due à son séjour en prison, soulignait ses traits accusés et élégants. Ses pommettes étaient plus saillantes, sa redingote moins bien ajustée, ce qui l'exaspérait – il avait toujours pris grand soin de sa tenue vestimentaire.

— Lady Aurélie a-t-elle encore des parents plus ou moins proches, ou des amis auxquels elle pourrait désirer rendre visite ? demanda-t-il.

— L'aîné de ses frères, Louis, est mort il y a dix ans. Son frère Édouard, quant à lui, s'est installé à Boston voilà quelques années. Les Bourbons sont certes remontés sur le trône¹, mais on l'a tenue éloignée de ses parents français. Elle ne

1. Louis XVIII régna d'avril 1814 à mars 1815, puis de juillet 1815 (après les Cent-Jours et la défaite de Waterloo) jusqu'à sa mort en 1824. (*N.d.T.*)

les connaît toujours pas, il n'y a pas longtemps qu'elle habite Paris. Son tuteur est actuellement en voyage de noces en Espagne, mais il comptait revenir à Paris pour notre mariage, puisqu'il était prévu que nous vivions ici un certain temps. Il était ravi de nos fiançailles.

Ravi surtout d'être débarrassé de sa pupille, songea Hawkes. Il était néanmoins digne d'éloge pour avoir assumé la responsabilité de trois enfants.

— Je crois que vous avez rencontré son tuteur, Jacques Le Clerc, poursuivit Brundage. Il était le chargé d'affaires de l'ambassadeur d'Espagne.

— En effet, je me souviens bien de Le Clerc. J'ai assisté à quelques réceptions dans sa résidence espagnole, quand je travaillais pour le Bureau de l'Intérieur.

Penser que la jeune femme disparue se trouvait dans la résidence, au moment où il était occupé à charmer les invités et glaner des secrets, était étrange. Dommage qu'il ne puisse pas remonter le temps pour la mettre en garde contre Brundage.

— Lady Aurélie a-t-elle une affectation particulière ou une caractéristique physique qui n'apparaît pas dans cette miniature ? Des taches de rousseur, une claudication, une bosse, des fossettes, des dents mal alignées ou manquantes ? Est-elle solidement charpentée ou fluette ?

— Elle a des dents de nacre et il n'en manque aucune, rétorqua Brundage, sarcastique. Elle a les cheveux bruns et les yeux bleus. Pas comme les vôtres, plus foncés. Elle a des cils...

Il s'éclaircit la voix :

— ... très noirs et très épais, tout à fait ravissants.

Hawkes avait extirpé de sa poche un crayon et un petit carnet.

— ... Plus... foncés... que les miens..., marmonna-t-il en écrivant.

— Et ce n'est pas un petit bout de femme, sa tête arrive à ce niveau, ajouta Brundage, appuyant le tranchant de sa main sous son menton anguleux, rasé de près et qui luisait comme le miroir.

Hawkes baissa le nez sur le carnet.

— Donc, elle m'arriverait à peu près... là, marmotta-t-il en appuyant sa propre main sur sa clavicule.

Il était rosse et s'en délectait. Brundage avait de nombreux griefs contre lui, mais c'étaient ces cinq centimètres supplémentaires à la toise qui l'irritaient le plus.

Brundage se pencha brusquement vers lui.

— Vous souvenez-vous de Thérèse d'Artois ?

Hawkes dut se raidir pour ne pas reculer de dégoût.

— Comment oublier Thérèse d'Artois ?

— La bouche d'Aurélie me rappelle la sienne. Elle a de quoi enflammer... l'imagination d'un homme.

— Ah..., fit Hawkes avec un petit sourire crispé.

Thérèse d'Artois était une courtisane installée en Espagne. Brundage avait tenté de l'attirer dans ses filets, et échoué. Elle avait en revanche invité à plusieurs reprises Hawkes dans son lit, une offre que seul un homme agonisant aurait déclinée.

Peut-être Thérèse était-elle encore une femme galante. Après tout, trois ans seulement s'étaient écoulés.

La prison altérerait sérieusement votre notion du temps : elle le dilatait et les moments qui le

composaient n'avaient plus ni début ni fin, ils fondaient et dégoulinait comme la cire d'une bougie. Dans sa cellule, au fil des jours et des nuits interminables, Hawkes s'obligeait à reconstituer mentalement une journée ordinaire de sa vie et de s'en remémorer les différents instants comme s'ils étaient des bijoux dont il aurait fait provision.

Les minutes changeaient de couleur et d'éclat à mesure que le soleil montait puis déclinait dans le ciel, de l'aube nacrée au violet presque noir de minuit. Le crissement de la lame parfaitement aiguisée du coupe-chou sur sa joue barbouillée de savon à barbe. Un filet de café coulant dans une tasse, le tintement d'une petite cuillère contre la porcelaine pour dissoudre le sucre. Le globe satiné d'un sein de femme dans sa paume, son souffle chaud au creux de son cou quand il allait et venait en elle. Un enchaînement de sons et de sensations.

Il s'efforçait aussi, pour se distraire, de retrouver des sensations douloureuses, comme la piqûre de l'aiguille qui déposait de l'encre dans sa peau pour tatouer une dague sous son bras.

C'était une manière pour lui d'éviter de penser à la suite d'événements indélébiles qui avaient précédé son arrestation. S'il avait ruminé ces souvenirs-là en prison, il serait devenu fou. Mais ils palpitaient dans sa chair comme un deuxième cœur, ils battaient sans relâche comme des tambours de guerre.

Ironie du sort, tout avait commencé avec les objets étincelants et luxueux qui proliféraient dans la résidence de Brundage.

C'était tout un ensemble de choses. Une rumeur selon laquelle les dettes de jeu de Brundage avaient été payées. Une mystérieuse œuvre de

bienfaisance figurant dans les livres de comptes de Brundage – la Société d'aide aux prisonniers de guerre anglais –, qui avait pris de l'ampleur puis périclité à la même époque. La surprenante défaite du général Blackmore – aujourd'hui le duc de Valkirk – à la bataille de Dos Montanas en Espagne. Un soupçon avait germé dans l'esprit pourtant désabusé de Hawkes. Il avait relié tous ces éléments et abouti à une conclusion stupéfiante qui se résumait en un mot.

Trahison.

Même un comte pouvait être pendu pour trahison. Hawkes était à deux doigts de le prouver quand on l'avait arrêté.

Brundage était le seul autre Anglais à savoir où et avec qui se trouvait Hawkes le jour de son arrestation à Cherbourg. Bien sûr, cela pouvait être une simple coïncidence.

Cela n'en était pas une.

Hawkes ne voyait pas comment il serait maintenant possible de le prouver, il n'était même pas sûr de devoir essayer de le faire. Brundage était probablement convaincu qu'il ne pouvait plus rien contre lui. Un autre homme jugerait plus sage de tourner la page, de se retirer au bord de la mer, de reprendre du poids et de chercher un poste de fonctionnaire, dans un bureau où il aurait le loisir de s'ennuyer et de bayer aux corneilles jusqu'à l'heure de sa mort.

Et pourtant... Tel un loup libéré du piège qui lui broyait la patte et qui retourne aussitôt là où il s'est fait coincer, il se tenait de nouveau devant Brundage.

— À vrai dire, à côté d'Aurélié, Thérèse d'Artois paraîtrait presque quelconque, reprit le comte,

secouant la tête d'un air rêveur. Lorsqu'elle entre dans une salle de bal, les hommes en viennent aux mains ne serait-ce que pour obtenir un regard d'elle.

Il haussa l'épaule avec une humilité feinte.

— Étonnamment, elle m'a remarqué et je lui ai plu. Ç'a été réciproque, je l'ai convoitée à la seconde où j'ai posé les yeux sur elle.

Il s'interrompt.

Hawkes garda le silence.

— Vous savez comment c'est avec certaines femmes, s'acharna Brundage, posant sur lui des yeux étincelants. Je présume qu'après des années de prison vous êtes pressé d'en avoir une.

Hawkes le dévisagea froidement. « En avoir une. » Pour le comte, une femme était un vulgaire objet, comme ce vase en porcelaine qui chatoyait dans la lumière.

Brundage n'était qu'un malhabile qui l'asticotait pour le pousser à exprimer de la jalousie à son égard. Il voulait être témoin de la souffrance que des années d'enfermement et de célibat forcé lui avaient infligée.

Hawkes ne lui ferait pas ce plaisir.

Il n'éprouvait aucune émotion, hormis la fureur silencieuse qui le tenaillait. Survivre pendant ces trois dernières années avait exigé tant de force mentale, tant d'efforts surhumains pour réprimer ses instincts, que l'émotion ne se manifestait plus naturellement chez lui. C'était comme un membre ankylosé, dont on ne sait comment retrouver l'usage.

Il lui semblait que la prison avait fait les mêmes dégâts à son âme qu'une armée envahissant un

village ennemi : elle incendie les récoltes et, après son passage, il ne reste qu'une terre brûlée.

C'était peut-être une bénédiction.

— La cendre de votre cigare, Brundage, prévint-il poliment. Elle va tomber.

Le comte, qui était un maniaque de l'ordre et de la propreté, tapota son cigare dans un bol sur la petite table de jeu placée entre eux. Une chinoiserie, visiblement, très chic pour un cendrier.

Hawkes, dans son cynisme, aurait parié que l'inattention de Brundage n'était pas due à l'angoisse que lui causait la disparition d'Aurélie – cela n'aurait pas été un motif suffisant pour qu'il prenne le risque d'impliquer Hawkes dans cette affaire. Tôt ou tard, il en aurait le cœur net.

— Y aurait-il un trait remarquable de la personnalité de lady Aurélie qui permettrait de la distinguer d'autres jeunes et belles aristocrates françaises en fuite ? demanda-t-il.

— Sa personnalité ? répéta Brundage, fronçant les sourcils comme si ce mot le déconcertait. Eh bien... elle a beaucoup de charme. Elle a un joli rire.

Il agita une main impatiente – devoir décrire sa fiancée de cette façon le mettait dans l'embarras.

— Elle a bien sûr des manières élégantes, parce qu'elle a reçu une excellente éducation. Et elle a des opinions, mais que valent les opinions d'une jeune femme de vingt et un ans qui ne se connaît pas elle-même ? J'admets cependant avoir fait preuve, dans ce domaine, d'une tolérance excessive. Quand on est amoureux, on est indulgent. Bref, elle est sans doute un peu trop intelligente pour son bien, et elle semble se délecter, comme

toutes les jolies filles, de l'attention que lui porte la gent masculine. Cela l'amène parfois à... badiner, conclut-il d'une voix morne.

Il détourna le regard vers la cheminée. Un long silence s'installa. Hawkes remarqua qu'un muscle de sa mâchoire tressautait.

— Mais j'ai toujours pensé que le mariage et les enfants la guériraient de ces défauts, reprit Brundage.

— J'ignorais qu'on prescrivait le mariage comme remède à de fâcheux traits de caractère, rétorqua Hawkes sur le ton de la conversation. Personnellement, j'ai toujours pensé qu'il servait surtout à les révéler.

Brundage esquissa un faible sourire.

Hawkes avait effectivement pu observer suffisamment de mariages pour en conclure que ce que l'on se plaisait à appeler l'« amour » était en réalité, comme la justice, un commerce : une transaction entre un homme et une femme, chacun ayant quelque chose à y gagner.

Il n'était pas certain de croire en l'amour.

— En bref, poursuivit Brundage, le mariage lui ferait le plus grand bien. Dès le début, j'ai senti chez elle une tendance à la frivolité, que refrène la présence de son tuteur. Il semblerait malheureusement que cette intuition se soit confirmée. Et vous savez comment sont les jeunes femmes : elles ont le goût du mélodrame.

— Bien sûr, acquiesça Hawkes.

Il connaissait surtout les hommes et savait donc que les termes choisis par Brundage pour décrire sa fiancée en disaient plus long sur son propre caractère que sur celui d'Aurélie.

Or il connaissait bien, pensait-il, le caractère de Brundage.

Hawkes avait toujours témoigné aux jeunes femmes comme lady Aurélie la sollicitude circonspecte qu'il aurait pu montrer à un oisillon tombé du nid. Son charisme se manifestait avec une certaine délicatesse quand il dansait avec elles, il était flatté et amusé de les voir rougir.

Mais plus la guerre et ses fonctions l'accaparaient, plus ces jeunes femmes lui semblaient appartenir à une autre espèce, venue d'une terre inconnue, et parlant une langue qu'il ne savait plus parler ou peut-être qu'il n'était plus capable de parler. Une langue qu'il pourrait appeler l'innocence.

Lorsque l'occasion se présentait et qu'il en avait le désir, il fréquentait le lit de femmes à la morale aussi douteuse que la sienne l'était devenue au nom du devoir envers la patrie. Des femmes comme Thérèse d'Artois.

Hawkes se rendit soudain compte qu'il tenait le portrait d'Aurélie depuis si longtemps que le cadre arrondi avait laissé une marque en creux dans sa paume. Il le posa avec précaution sur la table de jeu.

Brundage y jeta un regard froid mais ne fit aucun geste pour le ramasser, comme pour punir Aurélie d'être partie.

— Vous pouvez la prendre avec vous, dit-il, montrant la miniature du menton. Si vous acceptez de m'aider à la retrouver.

Hawkes sentit ses muscles se contracter.

Lady Aurélie Capet était peut-être frivole, capricieuse et superficielle, mais elle était aussi très jeune et quasiment seule au monde.

Hawkes songea à sa propre sœur, à peine plus âgée qu'Aurélie, qui était mariée et vivait en Écosse. Il venait tout juste de lui écrire qu'il était enfin libre. Il pensa à sa mère, morte alors qu'il était en prison, et qu'il ne reverrait plus jamais.

Il fallait bien que quelqu'un accorde un semblant d'importance à l'unique portrait en miniature de lady Aurélie Capet.

Hawkes caressa un instant l'idée de refuser d'aider Brundage, juste pour le plaisir de le voir se décomposer. Refuser l'argent de ce type serait follement et délicieusement jouissif.

Mais il tendait déjà la main. Il referma les doigts sur la miniature, qu'il fit lentement glisser sur la table.

Il hésita une fraction de seconde, puis mit le portrait dans sa poche.

— Je la retrouverai, annonça-t-il d'un air assuré. Nous avons déjà discuté du salaire, mais je veux quinze pour cent de plus.

Brundage se raidit, sur ses gardes.

— Dix pour cent, rectifia-t-il. La moitié payable maintenant, le solde quand vous aurez mené à bien votre mission.

— Entendu. J'aurai en outre besoin d'un budget suffisant pour financer certains compléments de l'enquête. Il devra être établi avant ce soir. Prévoyez aussi au moins cinquante livres en liquide.

Le graissage de patte et le chantage, si on devait en arriver là, n'étaient pas bon marché.

— Il me faudra également une lettre signée de votre main demandant qu'on m'apporte tout le concours nécessaire. Cela au cas où une bouteille de gin ne réussirait pas à convaincre mon interlocuteur.

Brundage cilla.

— Très bien.

En réalité, rares étaient ceux qui résistaient au pouvoir de persuasion de Hawkes. Il avait une autre idée en tête, concernant la lettre de recommandation.

— Vous aurez peut-être la bonté de m'indiquer un cabinet comptable, enchaîna-t-il, pour m'aider à gérer mes affaires d'argent, puisque je vais les reprendre, et me conseiller des placements aussi fructueux que les vôtres.

Brundage le gratifia d'un sourire indulgent.

— Le cabinet londonien Harrigan & Fils travaille pour moi.

Trois ans auparavant, Brundage avait pour intendant un certain M. Markley. Hawkes l'avait amadoué pour qu'il le laisse jeter un coup d'œil aux registres de Brundage – son budget personnel et celui de l'ambassade. Il avait prétexté vouer au comte une admiration totale et désirer prendre modèle sur lui concernant la tenue de ses livres de comptes.

Cette fois-là, ce qui se produisait rarement, Hawkes était allé trop loin dans ses flatteries. Il avait l'impression que ses propos avaient été répétés à Brundage, qui raffolait des compliments.

Il avait aussi le sentiment que M. Markley avait été congédié au moment où lui-même avait été arrêté.

Brundage le dévisagea un instant sans rien dire, avant de conclure avec un petit sourire :

— Eh bien, c'est réglé. Si quelqu'un peut la retrouver, c'est vous. Après tout, ce n'est pas comme si vous deviez dénicher Cafard.

Hawkes réagit à cette remarque désobligeante en hochant lentement la tête. Cafard était le nom de code qu'utilisait l'Alien Office pour désigner un espion français – un véritable fléau – qui, à l'instar de l'insecte, n'avait pas son pareil pour se faufiler dans la moindre fissure et disparaître. Hawkes s'y était cassé les dents et cela lui restait en travers de la gorge. Tout ce qu'il savait, c'était que l'individu s'appelait Florian Vasseur, en supposant que ce soit sa véritable identité.

— Oui, je suis probablement le seul capable de la retrouver, rétorqua-t-il avec calme.

Brundage se raidit. Le silence s'installa et se prolongea, puis le comte écrasa rageusement son cigare.

Hawkes s'adossa à son siège pour savourer le sien. Il aimait bien se dissimuler derrière un rideau de fumée, particulièrement durant les conversations de ce genre, mais les rouages de son cerveau tournaient à toute allure.

— Qui est la dernière personne à avoir vu lady Aurélie ou à lui avoir parlé ? demanda-t-il.

— Sa dame de compagnie, Mme Aubert. Elle prétend ignorer où est Aurélie. Elle ment, bien sûr. On s'est occupé d'elle, naturellement.

Hawkes ne réagit pas. Avec son titre et sa fortune, Brundage avait l'habitude de commander et d'être obéi au doigt et à l'œil, tel un petit tyran. Il n'avait jamais eu à apprendre l'art de la stratégie, indispensable pour obtenir quelque chose quand on était dépourvu d'argent et de pouvoir. Et élaborer des stratégies signifiait comprendre d'abord que chaque être humain, aussi bien un voleur qu'un comte, était une énigme complexe.

— J'aurai un entretien avec elle, dit-il.

Brundage hocha la tête.

— Je vais devoir aborder une question peut-être délicate concernant les autres relations de lady Aurélie.

Une lueur mauvaise flamba dans les yeux de Brundage, mais il hocha de nouveau la tête.

— Ah... oui, je crois savoir à quoi vous pensez. La réponse est non. À ma connaissance, il n'y a pas d'autre homme dans la vie d'Aurélie. Elle a été très bien protégée, je ne vois pas comment elle aurait pu rencontrer quelqu'un que son tuteur ne lui aurait pas présenté.

— Une prisonnière, en quelque sorte, rétorqua Hawkes d'un ton jovial.

Brundage ouvrit la bouche... et la referma.

— En supposant qu'elle n'ait pas été enlevée, avez-vous une idée des raisons qui l'auraient poussée à partir ? Cela pourrait nous fournir une indication sur l'endroit où elle se trouve.

Brundage se figea, et Hawkes sentit des picotements dans sa nuque, signe qu'il approchait de la vérité.

Brundage jeta un coup d'œil au miroir et se détourna brusquement, comme si son reflet le dérangeait.

— Nous avons eu un... désaccord, il y a un mois environ, alors que nous nous apprêtions à dîner ensemble. Une querelle d'amoureux. Elle est obstinée, je vous l'ai dit. J'ai regretté ce qui s'était passé. Pour me faire pardonner, je lui ai offert un magnifique bijou qu'elle a accepté avec plaisir. Nous avons échangé des paroles tendres. Et trois semaines plus tard, elle avait disparu avec le bijou.

Hawkes nota avec intérêt qu'un muscle de la mâchoire du comte tressautait de nouveau.

Il s'inquiétait peut-être sincèrement pour Aurélie. Mais il était surtout furieux que sa fiancée ait disparu.

— Quelle sorte de bijou lui avez-vous offert ? Cela pourrait également nous donner une indication sur sa destination. En tirerait-elle un prix suffisant pour payer un voyage vers l'Angleterre, l'Amérique, la Chine, le...

— C'est un collier : une chaîne d'or avec, en pendentif, une émeraude encadrée de deux diamants. Si elle le vendait à quelqu'un d'honnête, elle aurait largement de quoi voyager. J'aimerais beaucoup récupérer ce collier, c'est un bijou de famille.

Hawkes dévisagea longuement Brundage à travers la fumée de son cigare. *Nous y voilà.*

— De quelle famille ? demanda-t-il nonchalamment.

Brundage le regarda fixement, puis émit un ricanement sec.

— Ah, Hawkes ! Bravo. Le collier ne m'appartient pas, ou plutôt pas tout à fait. Je l'ai emprunté à une famille française, avec l'intention de l'acheter pour Aurélie. Je n'avais pas encore pris ma décision, donc je ne l'ai pas payé. Ils ont quasiment tout perdu durant la Révolution et ont désespérément besoin d'argent. Sans doute ont-ils pensé que, s'ils me confiaient le bijou, je n'aurais plus le cœur de m'en séparer. Je croyais leur rendre service, voyez-vous.

— Bien sûr, rétorqua aimablement Hawkes. Comme vous m'avez rendu service en me sauvant la vie.

Brundage opina d'un air modeste.

— Il est question, figurez-vous, de me nommer ambassadeur d'Angleterre en France.

— Mais les autorités ne sont pas disposées à nommer un homme dont la fiancée a disparu ; une accusation de vol de bijou serait un scandale national et même international.

— Énoncer des évidences ne vous ressemble pas, Hawkes.

Brundage plaisantait, sans parvenir à cacher son irritation. Hawkes le gratifia d'un sourire apaisant. Agacer le comte était un plaisir incomparable.

Voilà pourquoi Brundage était si préoccupé et avait pris le risque de faire appel à lui. Il était vraiment dans le pétrin.

— Lady Aurélie a-t-elle de quoi payer un éventuel voyage de ses propres deniers ? Le collier était-il encore en sa possession la dernière fois que vous l'avez vue ?

— Son tuteur lui verse une allocation et, d'après ce que j'ai cru comprendre, elle doit justifier toutes ses dépenses. Il lui a également constitué une dot, à laquelle elle n'a évidemment pas accès. Quant au collier, elle le portait la dernière fois que je l'ai vue. Et tout semblait aller très bien entre nous.

Ce qui, manifestement, n'était pas le cas.

Durant près de quatre semaines après leur querelle, lady Aurélie avait réussi à convaincre Brundage que tout allait bien. C'était un tour de force.

Mais pourquoi avait-elle attendu aussi longtemps avant de prendre la poudre d'escampette ?

— Hawkes... les renseignements que je peux vous donner sont minces, j'en ai conscience. Je ne vous parais peut-être pas suffisamment bouleversé,

mais, croyez-moi, je veux à tout prix la retrouver. En fait... cela me brise le cœur, soupira Brundage, désabusé.

Hawkes l'avait vu un jour s'en prendre à un laquais qui ne lui avait pas servi le brandy demandé. Il l'avait frappé d'un geste nonchalant et affecté.

— Je suis navré pour votre cœur, dit gravement Hawkes.

Brundage scruta son visage puis, une fois de plus, hocha lentement la tête.

Hawkes souffla un panache de fumée.

— Ces cigares me manquaient, Brundage. Vous aviez toujours le meilleur tabac et je vous en étais reconnaissant. Vous avez toujours eu des goûts raffinés dans tous les domaines, et j'imagine que la perte d'une aussi ravissante jeune femme vous affecte terriblement. Je suis impatient de m'adonner comme avant à mes vices préférés. Dès que j'aurai retrouvé votre merveilleuse fiancée.

Les mots exerçaient leur magie sur Brundage, qui ne se laissait pas facilement charmer, mais était friand de flatteries. C'était de cette façon que Hawkes s'était introduit dans le cercle restreint des diplomates français à Cherbourg, qu'il avait gagné leur confiance et leur amitié, et glané des renseignements qu'il avait ensuite transmis à l'armée anglaise.

Puis il s'était enfui dans la nuit, triomphant, laissant derrière lui des hommes humiliés et ruinés. Un héros pour ses compatriotes, un traître pour les autres.

Néanmoins, s'il était possible de retrouver lady Aurélie, il le ferait.

Il commencerait par en toucher deux mots à un quidam qui fréquentait un pub où les cochers de fiacre aimaient se réunir. Comme l'étincelle allume la mèche, la nouvelle se répandrait parmi les cochers, les poivrots et les ouvriers des docks, les employés, les femmes de chambre, les domestiques et les marchands des quatre-saisons, les patriotes, les bons à rien et les opportunistes qui remarquaient tout et ne disaient rien.

Sauf à Hawkes.

Quarante minutes après, Hawkes descendait l'escalier de la résidence que louait Brundage. Il avait dans une poche la lettre de recommandation signée du comte et dans l'autre des espèces sonnantes et trébuchantes.

Il était accablé de fatigue. Il lui faudrait au moins une dizaine de bonnes nuits de sommeil et d'excellents repas pour retrouver ses forces.

Il s'arrêta un instant dans le hall dallé de marbre, lançant un regard circulaire. C'était pour acheter ce genre de demeure qu'il avait économisé pendant des années – un rêve qui lui avait été arraché au moment de son arrestation.

— Si je peux me permettre, monsieur Hawkes... J'ai été navré d'apprendre ce qui vous est arrivé et je suis heureux de voir que vous êtes en bonne santé.

Hawkes pivota. Dans le salon attendant, un jeune laquais bien bâti et armé d'un plumeau l'observait.

Hawkes hésita une fraction de seconde avant de s'approcher de lui.

— Je crains de ne pas vous connaître, monsieur...

— Pike, monsieur. Benjamin Pike. Je n'ai pas oublié le geste que vous avez eu à mon égard, monsieur Hawkes.

Celui-ci le dévisagea et, brusquement, se souvint : la dernière fois qu'il avait vu cet homme, la colère et l'humiliation brûlaient dans ses yeux gris. Hawkes l'avait aidé à se relever après que Brundage l'avait assommé avec désinvolture.

— C'était naturel. Aucun homme ne devrait traiter ses semblables de cette façon.

Il se détournait quand Pike déclara poliment :

— Je vous remercie pour ces mots, monsieur. Mais ce soir-là, j'avais commis une erreur. Je m'étais trompé en remplissant le flacon.

Pike le regardait droit dans les yeux et parlait lentement, en détachant les mots.

— J'étais novice, monsieur, et j'ignorais certaines différences importantes.

Hawkes fronça les sourcils. Alors une illumination le frappa, aussi subitement que le faucon fond sur sa proie.

— Ce n'était pas du brandy, n'est-ce pas ? dit-il à voix basse. C'était du cognac.

Il se rappelait à présent que Brundage avait bu une gorgée de ce « brandy », puis brutalement retiré le flacon des mains de Pike.

Avant que Hawkes soit servi.

Sacré nom d'un chien !

Pendant la guerre, le cognac était en quelque sorte l'équivalent liquide de la trahison. On s'en procurait uniquement par les réseaux de contrebande.

Mais les Français pouvaient vous en offrir comme pot-de-vin.

Pike se remit à épousseter le portrait d'un ancêtre de Brundage, passant énergiquement le plumeau sur le crâne de l'aristocrate, ses yeux noirs et ses narines.

— Mon frère est mort à Dos Montanas, monsieur, chuchota-t-il d'une voix sifflante.

Une rumeur avait circulé dans les cercles gouvernementaux britanniques au sujet de la défaite du général Blackmore à Dos Montanas : quelqu'un, informé des mouvements des troupes anglaises, avait vendu ces renseignements aux Français. Rares étaient ceux qui les détenaient, or Hawkes et Brundage en faisaient partie.

À l'évidence, Pike ruminait ses soupçons depuis longtemps. Hawkes avait de l'admiration pour cet homme capable de dissimuler sa rancune afin de se venger à la première occasion.

Il prenait un risque considérable en se confiant à Hawkes, qu'il ne connaissait que de réputation.

Hawkes glissa une main dans la poche de sa redingote et prit un billet d'une livre. Il le cacha au creux de sa paume et, tournant sa main pour que Pike puisse l'apercevoir, le posa dans l'urne d'albâtre placée sous le tableau.

— Je suis profondément navré pour votre frère, monsieur Pike, murmura-t-il. Si vous ne répondez pas à la question que je vais vous poser, je considérerai que la réponse est affirmative. Aviez-vous, par inadvertance, versé du cognac de contrebande dans le flacon ? Et dans ce cas, savez-vous comment Brundage se l'était procuré ?

Pike acheva d'épousseter l'aïeul de Brundage puis s'attaqua à l'urne d'albâtre. Encore un objet tape-à-l'œil, comme le comte les aimait. Le visage

de Pike était crispé. Hawkes l'entendit déglutir, puis il déclara, toujours aussi poliment :

— Monsieur, si vous désiriez acquérir une belle urne comme celle-ci, vous devriez rendre visite à M. Roland Guthrie, qui est marchand d'antiquités à Londres, dans Bond Street. On m'a envoyé à trois reprises dans sa boutique pour récupérer des objets comme celui-ci. (Pike passa le plumeau sur l'urne.) Ensuite, je les ai rapportés ici. Je n'ai pas vu d'échange d'argent. La dernière fois remonte à environ quatre ans. Durant l'une de mes visites, ce monsieur m'a offert à boire.

Hawkes hocha la tête. Une théorie se formait dans son esprit et s'il avait raison... c'était la pièce du puzzle qui lui manquait.

Merci à lady Aurélie, la jeune femme rebelle qui l'avait incidemment amené ici ce soir.

Il jeta un coup d'œil à l'escalier, derrière lui. Pas de Brundage en vue.

— Pike... avez-vous été témoin d'une querelle entre le comte et sa fiancée il y a environ un mois de cela ? Un certain mardi.

— Le premier mardi du mois, monsieur, c'est le jour de congé du personnel.

Pike plongea le plumeau dans l'urne, y glissa la main et, avec une dextérité remarquable, en retira le billet d'une livre.

Avoir affaire à des hommes intelligents et qui ne crachaient pas sur un petit billet vous simplifiait singulièrement la tâche.

— Je vous remercie, Pike. À bientôt.

2

— Je me demande si je ne devrais pas provoquer M. Barnabus Tweedy en duel, vu qu'il a pris ma place dans le cœur de ma femme.

Lucien Durand, vicomte de Bolt, murmurait ces mots d'un ton de reproche à son épouse. Ils étaient blottis dans leur lit, l'aube se levait à peine, et le Grand Palais de la Tamise s'éveillait.

— Ce n'est que temporaire, ronronna Angélique en caressant du bout des orteils le mollet velu de son mari. Mais rassure-toi, tu viens tout de suite après lui.

De l'autre côté du couloir, le capitaine Tristan Hardy, qui n'avait pas encore enfilé sa chemise, déposa un baiser sur les cheveux de son épouse qui bâillait, assise à sa coiffeuse.

— Tu n'as pas fermé l'œil de la nuit à cause de ce M. Tweedy, n'est-ce pas ? accusa-t-il. Tu n'étais pas aussi excitée la veille de notre mariage.

— C'est que j'avais déjà été mariée avant de te rencontrer, rétorqua Delilah d'un air faussement sérieux. Tandis que là, c'est la première fois que j'engage le laquais de mes rêves.

Car Delilah et Angélique, les propriétaires du Grand Palais de la Tamise, allaient faire leur

demande à M. Barnabus Tweedy et étaient quasiment sûres qu'il accepterait.

À Londres, engager de bons domestiques était une compétition féroce. Or, les attraits qu'offrait le Grand Palais de la Tamise – un salaire convenable, un labeur incessant et parfois pénible, un environnement extraordinairement bienveillant, une nourriture excellente et abondante, une chambre confortable dans un établissement situé au cœur d'un quartier où l'on ne risquait pas beaucoup plus qu'ailleurs d'être poignardé au coin d'une rue – les obligeaient à se battre pour y obtenir une position. Delilah et Angélique se plaisaient à penser que le Grand Palais de la Tamise donnait du cachet au quartier des docks, surtout depuis qu'elles avaient enfin réussi – grâce aux scones d'Helga – à convaincre les ivrognes du coin d'aller se soulager ailleurs.

Elles s'accrochaient à l'espoir que le laquais idéal tomberait amoureux du Grand Palais de la Tamise et serait disposé à rogner sur son salaire et son bas de laine pour le pur bonheur d'y travailler.

Jusqu'ici, un candidat avait volé une cuillère, et le capitaine Hardy l'avait pourchassé dans la rue pour la récupérer – il s'en était servi pour le gifler. Un autre postulant, qui semblait prometteur, avait tranquillement passé sa main sur la croupe d'Angélique, au moment où il prenait congé après son entretien d'embauche, comme si, soupesant le poste et le postérieur, il avait décidé que ce dernier l'emportait. Helga, la cuisinière, l'avait jeté dehors à coups de rouleau à pâtisserie. Un troisième candidat empestait le gin, un quatrième n'avait pas la moindre idée de ce qu'était le rôle d'un laquais, et les autres étaient stupides ou grossiers.

Le capitaine Hardy et lord Bolt donnaient volontiers un coup de main pour exécuter les tâches incombant normalement à un laquais, mais ils avaient leurs propres activités – leur bateau, la Compagnie Triton, et le commerce d'importation et d'exportation. En outre, ils n'étaient pas du genre à obéir docilement à leurs épouses, ni à quiconque d'ailleurs.

Depuis l'inauguration du Grand Palais de la Tamise, Angélique et Delilah avaient relevé bien des défis, toujours avec brio. Mais plus la quête du laquais idéal se prolongeait, plus elles craignaient d'essuyer leur premier échec.

C'était alors que M. Tweedy avait fait son entrée.

Il avait un long visage anguleux, des yeux bruns et pétillants, un sourire qui découvrait une dentition impeccable, et des mains en forme de battoirs. Un taureau lui aurait envié ses épaules et son cou.

Angélique et Delilah avaient acquis le réflexe de jauger les hommes selon leur taille – il fallait être grand pour laver les vitres ou ficher les chandelles dans les appliques murales les plus hautes. Or la tête de M. Tweedy (garnie de cheveux bruns coupés en brosse) frôlait presque le linteau de la porte. Il serait capable d'aller faire les courses, de trimballer de lourds fardeaux, et au besoin d'assommer un intrus. Peut-être même manierait-il le marteau à l'occasion – ce dont s'étaient jusqu'ici chargés leurs maris et leur ancien pensionnaire américain, M. Hugh Cassidy, qui aimait pratiquer des activités physiques pour se dépenser et était aussi énergique qu'un grand chien en pleine santé¹.

1. Cf. *Le Palais des Vauriens 3 – Rendez-vous au clair de lune*.

M. Tweedy ne hanterait vraisemblablement pas les rêves des femmes de chambre. Celles-ci avaient néanmoins une imagination débordante, en particulier Dot, qui abreuvait leurs esprits des potins mondains dont elle dévorait les rubriques dans la cuisine, et des romans terrifiants qu'elle lisait à voix haute le soir dans le salon. Angélique les avait surprises en train d'écouter à tour de rôle sur le divan rose du salon de réception, au lieu de faire la poussière.

Si Angélique et Delilah s'étaient immédiatement éprises de M. Tweedy, elles n'avaient pas été imprudentes. Elles avaient posé les questions indispensables.

— Pourquoi éprouvez-vous le besoin de quitter votre place actuelle, monsieur Tweedy ?

Il était resté un instant silencieux et très digne, le front plissé comme s'il était en proie à un grand tourment intérieur.

Elles avaient commencé à trembler.

— Je n'aime pas cancaner, voyez-vous, avait-il répondu d'un ton hésitant, et jamais je n'aurais l'idée de colporter des ragots à votre sujet ni au sujet de votre établissement... Ce serait vraiment maladroit, n'est-ce pas ? Je suis en principe la discrétion même. C'est donc avec réticence que je vous en parle, et je compte sur votre silence...

— Nous comprenons, bien sûr.

Elles étaient sur des charbons ardents.

— Je souhaiterais, je l'avoue, travailler dans une maison plus paisible et plus... raffinée. Cela vous surprendra peut-être, mais les demeures de comtes et de vicomtes ne sont pas toujours...

Il avait fermé les yeux, les avait rouverts et s'était penché en avant pour chuchoter :

— Seigneur Dieu, de tels... *égarements*...

Elles s'étaient efforcées de ne pas paraître trop captivées.

— Je ne m'oppose naturellement pas à ce qu'on s'amuse, néanmoins les fêtes que donne mon employeur accueillent des...

Il s'était interrompu et s'était éclairci la voix :

— ... des créatures qui ont tendance à glapir et rire à gorge déployée. Le chahut est tel que, dans leurs quartiers au dernier étage, les domestiques ont du mal à dormir, ce qui les empêche, le lendemain, de travailler correctement. Or je n'ai qu'un but dans la vie : faire du bon travail.

Elles fixaient sur lui un regard limpide et plein de sollicitude.

— Il est difficile de savoir ce qu'attend de nous un employeur qui est souvent indisposé à force de... d'ingurgiter des... spiritueux.

Ce terme les avait fait frissonner de plaisir. Non seulement M. Tweedy employait des mots de quatre syllabes, mais il avait prouvé qu'il était capable de les écrire et de bien les orthographier.

— Pour être sincère, je crois que j'ai décidé de chercher une autre position quand j'ai trouvé... pardonnez-moi de parler crûment...

Il avait de nouveau toussoté et soupiré :

— ... un bas de soie pendu au lustre.

Ses joues avaient rosi.

Il était vraiment charmant.

Delilah et Angélique avaient salué sa confession par le silence scandalisé que, de toute évidence, il attendait.